

INTRODUCTION

Un dictionnaire sans exemples est un squelette.
(Pierre Larousse)

Ce que *n'est pas* ce dictionnaire

Ce dictionnaire, s'il est très complet, n'a cependant pas le mérite de l'exhaustivité. On pourrait d'ailleurs s'interroger sur le principe même d'exhaustivité en matière de vocabulaire.

La plupart des mots qui y figurent sont mentionnés parce qu'ils se trouvent à la base de mots composés ou, surtout, d'expressions.

J'ai rejeté quantité de mots repris chez d'autres lexicographes, non parce qu'ils étaient inintéressants mais parce qu'ils n'avaient « produit » aucun dérivé ou n'étaient à la base d'aucune expression idiomatique.

J'ai aussi rejeté quantité de mots que l'on peut aisément retrouver, pour peu que l'on ait une connaissance du néerlandais. Le bruxellois obéit en effet à quelques « règles » simples, énoncées, pour la plupart par Jean d'Osta. On les trouvera ci-dessous à la suite dans les annexes.

Ce dictionnaire n'est pas non plus le premier du genre, précédé par une demi-douzaine d'ouvrages qui vont du lexique au dictionnaire en passant par le relevé de mots « difficiles ». Ils ont tous leurs mérites et on en trouvera la liste que j'espère complète dans la bibliographie qui clôt cet ouvrage.

Originalités de ce dictionnaire

L'originalité de mon dictionnaire bruxellois-français tient au fait que j'ai souhaité qu'il soit illustré, autant que faire se peut, par des exemples tirés de la *littérature* bruxelloise.

Celle-ci commence avec un certain Sancho qui livra en 1852 deux parodies (déjà !) de *Fables* de La Fontaine, l'une en prose, l'autre en vers.

Cette littérature se termine peu avant la fin du xx^e siècle, avec la mort de Jean d'Osta, dernier écrivain digne de ce nom (selon moi) capable d'écrire aussi bien en français qu'en bruxellois.

Cela représente un peu moins de cent cinquante ans. Aucune comparaison avec la langue française dont les « monuments » (autrement dit les premiers textes comme la *Cantilène de Sainte Eulalie*) remontent au ix^e siècle !

Si des langues comme le français et l'anglais furent rapidement considérées comme les reflets d'un certain mode de vie, devinrent même un instrument de domination, le bruxellois, comme tous les « dialectes », fut méprisé, « désenseigné » si l'on ose écrire ce néologisme, son étude et jusqu'à sa pratique étant plus occultées qu'encouragées. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'excellente introduction au *Dictionnaire* de Quiévreux, rédigée par un connaisseur en la matière puisqu'il s'agit de Roger Kervyn de Marcke ten Driessche, l'auteur des *Fables de Pitje Schramouille*.

Et pourtant, comme le dit si bien Roger Kervyn, ce(s) dialecte(s) n'ont « jamais prétendu supplanter, dans l'estime des peuples, les langues de Ronsard ou de Vondel, modestie délicate dont il convient de leur savoir gré. »

Qui dit exemples dit auteurs. Qui dit auteur écrivant dans une langue qui ne connaît d'autre Académie que celle de la rue dit très grande variété de graphies.

La plupart du temps j'ai tenté de respecter l'orthographe de l'*algemeen nederlands* (AN ou A.N.) autrement dit du néerlandais correct. Mais il est évident que j'ai toujours maintenu l'orthographe des auteurs cités, même quand elle était « bizarre ». Sous l'influence du français, beaucoup d'auteurs écrivent, par exemple, le son [u] avec *ou* alors qu'ils devraient l'écrire *oe* comme on le fait en AN. Ceci amènera des confusions avec la prononciation [ou] o bref + u que l'on trouve dans *gezoute*.

Une orthographe « phonétique »

Le bruxellois est, malgré sa littérature, une langue essentiellement parlée. Il convenait donc, surtout en ce qui concerne les articles et autres déterminants, ainsi que pour les adjectifs devant une consonne b, de tenter de respecter la prononciation réelle.

Si le néerlandais correct dit *een boer* (un paysan), la plupart des lexicographes bruxellois ont rendu ceci par *nen boor*. Or, si on écoute les Bruxellois, on entend très nettement *nem boor* et non *nen boor*.

Il en ira de même pour les autres déterminants comme

A. N.	Orthographe habituelle	Orthographe utilisée ici
een boer	nen boor	nem boor
de boer	den boor	dem boor
die boer	daan boor	daam boor
welke boer	welken boor	welkem boor
mijn boer	mannen boor	mannem boor
de tweede boer	den twiden boor	de twidem boor
en vuile boer	ne voeilen boor	ne voeilem boor

J'ai procédé de même lorsqu'un adjectif terminé par -n se trouvait devant un substantif commençant par b- : *ne plattem band hemme* (avoir un pneu plat, au sens de connaître une défaillance) reflète le parler de Bruxelles mieux que *ne platten band*, a fortiori que *ne platte band*.

Notons au passage que Virgile (du *Pourquoi pas ?* s'entend) adoptait la plupart du temps la solution que j'ai retenue.

Des expressions traduites

Le bruxellois est aussi une langue imagée, souvent crue, parfois même stercoraire, toujours réaliste. Il ne suffisait pas de citer les principales expressions idiomatiques mais encore de les traduire en français pour permettre au lecteur peu initié, voire tout à fait non initié, de savourer la truculence de certains mots et, surtout celle de presque toutes les expressions.

Est-il façon plus réaliste que de dire **aave trekhond**, c'est-à-dire vieux chien de trait pour désigner un miséreux, un traîne misère, une épave humaine ?

Quoi de plus rudimentaire mais aussi de plus parlant qu'un **plekkaizer**, autrement dit un « fer qui colle », c'est-à-dire un aimant ?

D'une femme à la démarche ondulante, on dira que son derrière bat 88 (**hui gat sloegt achtentachteg**) où l'on voit aussitôt la rondeur des formes féminines se déhanchant et, dans un état d'esprit inverse, on traitera le maigrichon de *spring no 't vet* que l'on pourrait traduire par « saute après la graisse ».

C'est souvent dans le domaine du « pipi-caca » que les images sont les plus nombreuses, les plus inattendues et, on s'en doute, les moins relevées : appeler un chapeau melon *pispot mè vooiering* autrement dit pot de chambre garni d'une doublure n'a rien de vraiment relevé. Et on pourrait aligner les quantités de termes qui évoquent les fonctions excrémentielles. Après tout, si la langue française a trouvé des mots « élégants » pour les désigner, l'argot se charge bien d'appeler un chat et chat...

On n'en finirait pas d'aligner les expressions plus savoureuses les unes que les autres. Mais, comme disait Kipling, ceci est une autre histoire et il faudrait un autre ouvrage pour approfondir cette filière.

Une sociologie sous-jacente

Au fil des mots, le lecteur attentif découvrira aussi un traité de sociologie qui doit se lire entre les lignes. Si l'homme en général est un loup pour l'homme, le Bruxellois fut un loup pour les autres Bruxellois (et l'est peut-être resté ?). Les « difformités » physiques sont vues sans complaisance. À un(e) rouquin(e), réputé (e) pour dégager une odeur forte, on dira qu'il a une tête de renard (*vossekop*) mais surtout : *de vosse stinke in de zoumer*, autrement dit les renards puent en été ! Le cavalier dont les jambes épousent la forme d'un cerceau entendra sur son passage *doe kan ne kroewoegel tusse* c'est-à-dire une brouette peut passer entre.

Le même mot *stoem* désigne à la fois l'individu bête, borné, idiot, naïf, stupide et... le muet ! Celui qui frise naturellement sera qualifié de *schoepkop*, tête de mouton mais gare à celui – pire encore –, celle qui ne frise pas naturellement : on comparera son chef à la queue d'un cochon ! : *ge zaait gekrolt op aa kop gelaik e verke op za gat* (tu es frisé sur ta tête comme une cochon sur son cul !) Ne parlons pas de la calvitie ! Et de l'infortuné dont le visage est grêlé on pourra dire qu'il est tombé figure la première dans une merde pleine de noyaux de cerises (*hij es mè za gezicht in ne stront mè kezzestiene gevalle*) !

Quant aux malformations qui devraient normalement apitoyer les âmes sensibles, elles sont carrément ridiculisées, du moins dans le chef du père auquel on pourra dire, au choix : « tu as dû réveiller ta femme pour ça ? » (*heie doeveu moote a vraa wakker moeke ?*) ou « tu as dû te déculotter pour ça ? » (*hei doeveu a broek moote afdoon ?*) ou encore « tu as dû cracher dans tes mains pour ça ? » (*hei doeveu in a hanne moote spieke ?*)...

Cette cruauté s'adresse aussi aux autres classes sociales. Un seul exemple : si l'on veut se moquer du fils de petites gens on peut en dire : *'t es ne kadei van gooi familie, zaane pait heit en huuge ploch, hij es kocheer*, que l'on peut traduire par c'est un type de bonne famille, son père occupe une situation (place) élevée : il est cocher !

Et bien entendu, comme Bruxelles est une ville, ses habitants n'avaient (n'ont ?) que mépris pour les habitants des communes périphériques et leurs habitants, traités uniformément de paysans. Un ignare, un arriéré, un type peu intelligent se voyait traité de *boor van Assche* autrement dit de paysan d'Ass(ch)e, à quelques kilomètres de Bruxelles ! Bête à bouffer du foin se dit aussi bête qu'un paysan (*zu stoem as nem boor*) parce qu'un paysan est indécrottable : « un paysan est seulement un paysan, tournez-le, c'est encore un paysan » (*nem boor es mo nem boor, kiert hem oeme, 't es nog nem boor*).

On pourrait allonger la liste des exemples et des preuves. Il suffit de parcourir les pages de ce dictionnaire.

Une mine de belgicisms

Ce dictionnaire permettra aussi aux francophones de se rendre compte du nombre considérable d'expressions « belges » qui viennent en droite ligne du néerlandais en passant par le bruxellois. Ainsi, tirer son plan, que l'on trouve même sous la plume de Georges Simenon, est la version « francophone » de *z'ne plan trekke*, c'est-à-dire se débrouiller. Ce n'est pas de la petit bière vient de *'t es gin klaain bee* qui a le sens de c'est important, cela vaut la peine

On s'apercevra aussi, au fil des pages, que si les Belges emploient erronément certains mots, c'est qu'ils ont fait un aller-retour du français vers le flamand puis du flamand vers le français. C'est ainsi qu'affronter, passé en flamand, est revenu en « français de Belgique » avec le sens de faire un affront, tout comme arranger est devenu « francophone » avec le sens de rouler, tromper.

Dans le même ordre d'idées, nous devons aussi à ces allers-retours la longue litanie des « bacs » en tous genres, du bac à bouteilles au bac à papier en passant par le bac à charbon, le bac à linge, le bac à ordures et le bac à papier...

Et on n'oubliera pas le *blouche*, les diverses buses, qu'il s'agisse de conduits ou de tuyaux ou encore de « chapeaux buses » et d'échecs scolaires devenus eux aussi des buses par influence du bruxellois *boeis*. Sans oublier le *kot* et ses nombreux descendants que sont les *cokoteurs* et *cokoteuses* ou les *cokotiers* et autres *cokotières* qui, tous et toutes, *cokotent* grâce au... bruxellois !

Le bilan d'une langue qui se meurt

Souvent, des francophones me demandent si on parle encore le bruxellois et où. Ils me posent cette question sur le même ton qu'ils utiliseraient pour interroger un ethnologue sur les langues de Papouasie ! On parle encore le bruxellois dans une large partie nord de Bruxelles, dans des communes comme Jette (prononcé Iette, d'ailleurs), Molenbeek (Muilebeik), Laeken (prononcé Loeke),...

Bien sûr, ce bruxellois est utilisé entre... Bruxellois ! On ne s'adresse pas à un inconnu en bruxellois. Mais ceux qui le parlent sont toujours très heureux et de le parler et de l'entendre. Ils l'emploient spontanément pour se raconter des blagues (souvent salaces), lorsqu'ils jouent à des jeux de cartes ou de dés, autour d'un pitchesbak, au café et... pour s'engueuler !

Le bruxellois est souvent la langue de l'engueulade, à laquelle on recourt quand on est à court d'arguments, peut-être aussi parce qu'elle est plus « sonore », plus « intimidante » ou, tout simplement parce que l'on sent que l'interlocuteur (l'adversaire) ne comprend pas ce qu'on lui assène !

À part ces occasions, force est de reconnaître que le bruxellois se meurt. On peut le déplorer, comme on peut déplorer la disparition ou l'affaiblissement de toutes les langues « périphériques », c'est-à-dire régionales mais c'est un fait et je recourrai, une fois de plus, à Jean d'Osta qui décrit remarquablement la déperdition progressive de cette langue qu'il aimait tant : « Mon grand-père, ouvrier ébéniste, n'avait que de très minimes notions de français. Elles ne lui étaient utiles ni pour scier et polir ses meubles, ni pour remplir une déclaration de revenus (le travail n'était pas taxé !) ni pour converser avec ses amis. Mes parents employaient indifféremment les deux langues,

quoique peut-être avec plus de volubilité en flamand. Je suis « encore » bilingue aussi, mais avec prédominance française. Quant à mes enfants, ils ont appris le néerlandais à l'école, comme on apprend le latin ou l'anglais. Un seul s'y est intéressé, dans un but professionnel. Mais pour ce qui est du dialecte bruxellois, ils en connaissent une vingtaine de locutions, pittoresques ou graveleuses... Et mes petits-enfants ? Les programmes scolaires sont déjà tellement chargés ! Pourquoi apprendraient-ils de surcroît un « patois « aussi inutile ? » (Jean d'Osta, *La fin de nos langues populaires*).

Mes « témoins »

Même si je suis né rue des Éperonniers, à deux pas de la Grand Place, je n'en suis pas moins né Français puisque telle était la nationalité de mon père. Ce que je connais de bruxellois, je le dois à ma mère et à mon respect pour cette langue que je savoure. Il convenait toutefois de m'assurer du bien-fondé des termes que j'avais réunis, de leur orthographe, du ou des sens que je leur attribuais, de la justesse des expressions relevées. Je tiens à remercier tous ceux et toutes celles qui m'ont aidé dans cette tâche qui, malgré le temps que je lui ai consacré, a été un constant plaisir. Tous ces « témoins » avaient en commun de parler couramment le bruxellois. Je les remercie une fois encore pour l'aide aussi désintéressée qu'amicale dont ils ont fait preuve.

Georges Lebouc

